

Florian Vörös

Désirer comme un homme

Enquête sur les fantasmes
et les masculinités



La Découverte

Florian Vörös

Désirer comme un homme

*Enquête sur les fantasmes
et les masculinités*

 La Découverte

2020

Présentation

Comment se noue la domination masculine dans les fantasmes ? Et par quels moyens cette domination pourrait-elle se dénouer ? À partir d'entretiens approfondis avec des hommes, Florian Vörös explore les imaginaires sexuels masculins à l'aune d'une pratique très courante, mais peu étudiée par les sciences sociales : le visionnage de pornographie. En mêlant conversations entre hommes sur le plaisir sexuel et réflexion d'inspiration féministe sur les normes, les hiérarchies et les violences de genre, cet ouvrage décrit avec minutie la fabrique sexuelle de la masculinité blanche. La comparaison des cultures sexuelles gay et hétéro permet aussi d'aborder un large éventail d'images, de discours, de pratiques et de sociabilités qui alimentent le désir.

Qu'est-ce qu'être un homme, un « vrai » ? Être actif, puissant et pénétrant ? Se contrôler et se montrer invulnérable ? Se prétendre adulte et responsable ? Au plus près des paroles et des affects des participants à l'enquête – des hommes âgés de vingt à soixante ans, blancs et issus des classes moyenne et supérieure –, le sociologue interroge leur adhésion à un modèle hégémonique de masculinité, fondé sur une conception de la virilité comme force « naturelle » à « civiliser ».

L'auteur

Docteur de l'EHESS, **Florian Vörös** est enseignant-chercheur à l'université de Lille, où il est membre du Groupe d'études et de recherche interdisciplinaire en information et communication et responsable de la licence Études culturelles – parcours culture et

médias. Il a dirigé la publication de l'ouvrage *Cultures pornographiques. Anthologie des Porn Studies* (Éditions Amsterdam, 2015).

Collection

SHS

Copyright

© Éditions La Découverte, 2020.
9 bis, rue Abel-Hovelacque, 75013 Paris.

En couverture : *Sur la plage* (détail) © Fredster.

ISBN numérique : 978-2-348-06529-3

ISBN papier : 978-2-348-04539-4

Composition numérique : Facompo (Lisieux), novembre 2020.

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

S'informer

Si vous désirez être tenu régulièrement informé de nos parutions, il vous suffit de vous abonner gratuitement à notre lettre d'information par courriel, à partir de notre site www.editionsladecouverte.fr où vous retrouverez l'ensemble de notre catalogue.

Nous suivre sur



Introduction

Dans les coulisses de la masculinité blanche

« Si quelque chose existe, il en existe également une version pornographique. Il n'y a pas d'exception. » La fameuse Règle 34 des lois d'Internet met avec humour l'accent sur la diversité infinie des vidéos pornos disponibles en ligne. Les représentations de la sexualité masculine y restent toutefois limitées. Bien membré, dominateur, puissant et endurant. Fellation, coït, éjaculation externe. Mari dominant, patron manipulateur, chauffeur de taxi insistant, lascar menaçant. Le porno présente volontiers la sexualité comme le terrain de jeu des « vrais hommes ». Comment se construit le désir des spectateurs par rapport à ces postures viriles ?

Par rapport aux femmes¹, les hommes bénéficient d'un accès privilégié aux fantasmes masturbatoires et à la vidéo porno en ligne. La moitié des hommes déclare regarder régulièrement ce type de contenu, contre 20 % des femmes. Les premiers la découvrent en général dès l'adolescence, souvent lors de sessions de visionnage en groupe, tandis que les secondes s'engagent dans cette pratique plutôt à la vingtaine et dans le cadre du couple². Dans un contexte où l'éducation publique à la sexualité est largement insuffisante – parce qu'elle manque de moyens, qu'elle reconduit des stéréotypes de genre et reste centrée sur l'hétérosexualité³ –, le porno est désigné comme un bouc émissaire. L'accès du grand public aux représentations explicites de la sexualité est depuis le XIX^e siècle restreint au nom de la protection de la jeunesse. Ces restrictions sont depuis les années 1970 justifiées par la prévention des

violences sexuelles masculines. L'exposition au porno aurait un effet dangereux sur les publics vulnérables (mais pas sur les publics responsables, rassurons-nous !). Au-delà de ce discours simpliste en termes d'effets des images sur les comportements, quel rôle joue la pornographie dans la construction de la masculinité ?

Se focaliser sur les seules images « extrêmes », « choquantes » et « dégradantes », ce serait oublier toutes les représentations de la domination masculine que l'on a tendance à considérer comme « bonnes », « normales » et « naturelles ». Il est plus facile de dénoncer la misogynie du porno gonzo⁴ ou du gangsta rap⁵ que celle de la médecine ou du cinéma d'auteur⁶. La stigmatisation des objets de la culture populaire est aussi celle des hommes des classes populaires, notamment lorsqu'ils sont arabes ou noirs⁷. Associés aux discours sur la polygamie, la délinquance et l'homophobie en banlieue⁸, les discours antiporno promeuvent volontiers une masculinité « adulte et civilisée » implicitement blanche et bourgeoise. Comment ces discours sont-ils invoqués au quotidien par des hommes blancs de classes moyenne et supérieure pour justifier leur position dominante ?

Quelle que soit leur condition sociale, le sexisme fait rarement partie des préoccupations spontanées des hommes. Les discours féministes sur la sexualité – de plus en plus médiatisés, accessibles et discutés – suscitent plus souvent chez eux de la lassitude ou de l'irritation que de la curiosité et de l'introspection critique⁹. La démarche de cet ouvrage est d'hybrider deux registres *a priori* peu compatibles : des conversations entre hommes sur le plaisir sexuel et une réflexion d'inspiration féministe sur la domination masculine. Il vise à la fois à explorer les fantasmes masculins à l'ère de la vidéo porno en ligne et à réfléchir à la dimension érotique de rapports sociaux de sexe, de classe et de race dans lesquels nous sommes tous et toutes pris.

D'homme à homme

On ne partage pas ses fantasmes n'importe où, n'importe quand, avec n'importe qui¹⁰. Comment dès lors mener cette enquête¹¹ ? Afin de rencontrer des hommes prêts à me livrer leurs expériences de navigation sexuelle en ligne, j'ai décidé de publier des annonces. Je poste la première sur deux forums de discussion consacrés à la pornographie – je découvrirai plus tard qu'ils sont conçus par et pour des hommes hétérosexuels. J'y interpelle des « spectateurs de porno », qu'ils soient « fans, passionnés ou simples consommateurs occasionnels ». Je m'inscris sous le pseudonyme « usagesduporno », avec pour photo de profil un sticker « *I love porn* ». Cela suscite de la méfiance : on me demande de prouver l'authenticité de mon statut de chercheur en sociologie ainsi que le sérieux de ma démarche. On me soupçonne également d'avoir un biais antiporno et de vouloir tourner en ridicule les passionnés en les présentant comme des frustrés et des obsédés. Certains forumers utilisent mon annonce pour se charrier entre eux. L'un lance à l'autre : « Tu te serais empressé de le contacter si ça avait été UNE sociologue ! » Un autre forumer m'invite à faire l'expérience d'un étrange rite de passage :

Pour faire tes preuves, jeune usagesduporno, commente-nous donc un peu cet axiome du grand Christophe Clark, qui pour moi vaut toutes les thèses du monde : « Quand une fille de la grandeur de Lisa Ann débarque, on se branle tous¹². »

Lorsque je me reconnecte au forum le lendemain et que je découvre ces réactions en chaîne, je réponds en indiquant un lien vers ma page web professionnelle et j'insiste sur le fait « qu'il ne s'agit pas d'une enquête visant à condamner cette passion, mais à la comprendre, et que je suis moi-même à la fois chercheur en sociologie et usager de porno ». Un administrateur du forum me propose de participer aux échanges afin d'obtenir des entretiens :

Tu dis que tu es toi-même usager de porno, il te sera donc facile de nous parler de tes goûts dans le domaine, et de ce que tu en penses, et ces sujets que tu amèneras ici recevront de la part de tes lecteurs un accueil favorable et autant de participation, et possiblement leur donneront envie (ou pas) de te renvoyer l'ascenseur en te donnant des éléments qui t'intéresseront dans ton étude.

Peu à l'aise avec cet entre soi hétérosexuel masculin, je préfère rester en retrait¹³.

D'autres forumers trouvent ma démarche intéressante, loin du regard médical porté par beaucoup d'enquêtes journalistiques sur les consommateurs de porno :

Ce n'est pas forcément ridicule comme démarche. En effet, la pensée dominante envers le X étant de le considérer comme une nouvelle drogue (le *porn addict*), le tout sur des témoignages non représentatifs et farfelus, une étude scientifique développant la réalité peut être intéressante.

Un mois après mon annonce, un autre enquêteur sollicite d'ailleurs les forumers *via* la rubrique « On se présente » que j'avais moi-même utilisée :

Bonjour à toutes et à tous. Journaliste pour le magazine *Complément d'enquête* sur France 2, je souhaite recueillir le témoignage de personnes qui consacrent énormément de temps au porno pour un sujet sur les fans du X. Bien sûr, cela peut se faire à visage caché si vous tenez à préserver votre anonymat. Merci beaucoup de votre coopération.

Les réactions à son annonce sont unanimement négatives et vont de l'insulte à la parodie, en passant par de longues contre-argumentations. Ce projet de reportage télévisé est vu comme une « mise en examen médical pour délit de sale gueule d'amateur de X », pour reprendre la formule d'un des forumers en colère. En proposant une caricature d'enquête sur l'addiction à la pornographie, ce journaliste permet, par contraste, une revalorisation de ma démarche aux yeux des membres du forum.

Afin de diversifier le profil de mes enquêtés, je poste la même annonce *via* des profils personnels créés pour l'occasion sur des

sites de rencontres gays. Il s'avère que rencontrer des hommes par ce biais sexualise d'emblée la relation d'enquête¹⁴. Je m'y présente comme sociologue, gay/bi, blanc, 1 m 80, 70 kg, vivant dans le X^e arrondissement à Paris, et choisis une photo de profil décontractée où je suis en short et sweat à capuche. Le plus probable est qu'une majorité des participants à l'enquête recrutés par ce biais m'ait au départ contacté pour initier un contact sexuel plutôt que pour participer à une enquête sociologique. La participation sérieuse à l'enquête et la légèreté du flirt ne sont toutefois pas incompatibles¹⁵. Jean-Claude¹⁶, par exemple, me contacte *via* son compte PlanetRomeo¹⁷ qui le présente comme une « lope¹⁸ » avec une photo offrant un gros plan sur son « paquet » moulé dans un jockstrap¹⁹ blanc. Je réponds à son message en précisant bien que je cherche uniquement à avoir une conversation sur la pornographie et pas un rapport sexuel. Il me répond alors avec humour : « J'avais bien compris. Folle du cul mais pas de la tête ! » L'entretien sociologique, en ce qu'il unit dans l'anonymat et pour quelques heures des personnes sans attaches, se rapproche de la rencontre sexuelle sans lendemain. Sébastien, un autre de mes enquêtés, le fait remarquer à plusieurs reprises. Lorsque j'enclenche le magnétophone, il commence par m'expliquer que cela lui rappelle son habitude de faire des enregistrements sonores de ses « plans cul ». Puis, en fin d'entretien, il me demande avec malice : « Tu chopes beaucoup de mecs sur les réseaux alors ? » Après l'entretien, il m'enverra un texto pour me proposer un rapport sexuel. Tandis que certains cherchent à explorer les possibilités ouvertes par cette ambiguïté, d'autres soulignent au contraire le cadre sécurisant offert par la dimension scientifique de l'échange. C'est par exemple le cas de Bruno, qui tient à ce que les barrières soient clairement établies car il craint qu'une conversation sur la pornographie entre hommes gays puisse « dérapier ».

Je publie par ailleurs deux autres annonces, au contenu différent. La deuxième invite des hommes à discuter avec moi plus largement des « représentations de l'homosexualité masculine à l'écran ». Je la diffuse *via* des associations de convivialité gay et bisexuelle, ainsi que par interconnaissance, vers des cercles d'amitiés éloignés des miens. La troisième et dernière annonce mentionne encore plus largement « l'amour et la sexualité à l'écran » afin d'entrer en contact avec des hommes hétérosexuels qui n'auraient pas été intéressés par un entretien portant spécifiquement sur la pornographie ; je la diffuse uniquement *via* des cercles d'amitiés éloignés, cette méthode s'avérant en fait la plus efficace.

À l'arrivée, les répondants à ces trois annonces sont en majorité des hommes de classes moyenne et supérieure socialement perçus comme blancs, qui ont sans doute vu en moi l'un de leurs semblables. Entre le printemps 2008 et l'automne 2012, je me suis entretenu avec quatorze hommes gays, treize hommes hétérosexuels et trois hommes bisexuels²⁰. Ils vivent en région parisienne (à deux exceptions), sont socialement perçus comme blancs (à deux exceptions), d'âge adulte (entre vingt-quatre et soixante-deux ans) et fortement diplômés (un seul n'a pas le bac, dix-huit ont au moins bac + 4). Les catégories socioprofessionnelles les plus représentées sont les cadres d'entreprise, les cadres de la fonction publique, les professions intellectuelles et artistiques, les employés de commerce et les techniciens. Ce biais de recrutement m'a amené à préciser l'objet de mon enquête : la fabrique sexuelle de la masculinité blanche de classe moyenne et supérieure.

Parfois répétés, ces entretiens durent entre une et six heures. Les premiers entretiens, menés dans des cafés, s'avèrent fastidieux. Les lieux publics sont en effet peu adaptés aux conversations sur les fantasmes pornographiques et les pratiques masturbatoires. C'est pourquoi je propose à mes interlocuteurs de réaliser l'entretien dans un cadre plus intime, à leur domicile ou au mien. J'apprends

progressivement à apaiser le sentiment de gêne qui peut circuler entre nous, surtout en début d'entretien. Après avoir demandé l'autorisation d'enregistrer, je brise la glace avec une question sur la première image de sexualité à l'écran, ce qui permet de commencer par des anecdotes adolescentes, souvent drôles. Pendant ces premières minutes, j'adopte une posture corporelle d'écoute et d'ouverture, associée à des sourires bienveillants. J'encourage l'interviewé lorsqu'il hésite à prononcer des mots qui pourraient sonner « sales » ou « vulgaires ». L'entrée dans le détail des goûts et fantasmes pornographiques est un moment particulièrement délicat, lors duquel il est difficile d'obtenir une parole sincère qui ne soit pas trop filtrée par l'autocensure. Lorsque je me sens suffisamment à l'aise pour le proposer, nous naviguons ensemble sur les sites pornos et applications de drague préférés de l'interviewé, à l'aide d'un ordinateur portable ou d'un smartphone. Après les entretiens, je retranscris les conversations et reconstitue les parcours de navigation sexuelle en ligne à partir des informations que ces hommes m'ont livrées concernant leurs goûts et leurs habitudes (noms d'acteurs et d'actrices, de studios, de sites web, mots-clés sexuels, etc.). Pendant la navigation et le visionnage, je reste attentif aux sentiments mêlés de plaisir, de honte, de dégoût ou de lassitude qui me traversent et qui m'indiquent parfois des pistes d'analyse à suivre²¹.

« C'est dans l'ordre de la nature »

Je rencontre Julien, un homme hétérosexuel blanc qui occupe un poste de manager, à travers un forum de discussion sur la pornographie sur lequel j'ai publié une annonce. Nous convenons de faire un entretien sur son rapport aux images, chez moi, un après-midi de semaine. Lorsque je lui ouvre la

porte, Julien me serre franchement la main. Je l'invite à prendre place sur le canapé du salon pendant que je fais couler du café. Lorsque je reviens, je le retrouve assis les jambes écartées, occupant l'espace. Ce déploiement de virilité me met mal à l'aise et je n'ai pas le courage de lui dire que ma recherche porte spécifiquement sur les hommes et les masculinités. Assis sur un pouf, de biais et en contrebas, je lui explique ma démarche d'enquête. J'essaie de créer de la connivence en soulignant que je suis, moi aussi, passionné de pornographie. Julien me demande comment mes collègues perçoivent mon intérêt pour la pornographie. Je lui réponds qu'à l'université, c'est comme partout, les gens en regardent, mais n'en parlent pas. Il fait un parallèle avec ses collègues, avec lesquels il évite de parler de son goût pour la pornographie. Ce premier échange semble mettre Julien à l'aise. Il accepte volontiers l'enregistrement de l'entretien. La première question que je lui pose concerne la « première fois » qu'il a vu du porno. Il raconte avec amusement ses histoires de transgression adolescente des interdits parentaux. Cela nous permet de briser la glace. Nous en venons à ses goûts et habitudes actuels en matière de pornographie. Au bout d'une heure de conversation, je tente une première contradiction, en évoquant le fait que, dans le porno hétéro dont nous parlons depuis le début de l'entretien, la majorité des réalisateurs sont des hommes et que la domination sexuelle va toujours dans le même sens. Julien me répond : « C'est dans l'ordre de la nature : naturellement, l'homme est un peu dominateur, la fille est réceptive. En principe, la fille fait la jolie, et c'est le mec qui vient la prendre. » Interloqué, je lui demande de préciser ce qu'il entend par « nature ». Il précise que « ça ne veut pas dire que les homos, c'est antinaturel ». Je lui réponds que, « naturellement », le centre névralgique du plaisir masculin, c'est la prostate. Il me

répond qu'il n'est « pas machiste » et n'a « rien contre les homos », que ce n'est pas un « rejet », mais que la prostate ne l'intéresse pas. En réécoutant l'entretien, je me rends compte que je ponctue mes répliques d'un « j'essaie de te comprendre » bienveillant, comme pour adoucir la confrontation. Même si Julien se braque sur certaines de mes répliques, le sentiment de complicité masculine n'est pas durablement perturbé : nous restons dans un rapport courtois entre deux hommes de statut social proche.

Si certains fantasmes des participants à l'enquête me restent étrangers, d'autres résonnent en moi de manière étrangement familière. Dans tous les cas, je cherche à saisir l'expérience sensible d'hommes ayant une histoire différente de la mienne *via* le prisme déformant de mes propres « archives somatiques²² ». Certaines des idées que je défends dans ce livre trouvent leur origine en dehors des temps et des espaces spécifiquement dédiés au travail d'enquête, dans le retour réflexif sur ma propre expérience et un large éventail de conversations intimes, amicales et militantes sur la sexualité. Ma vie sexuelle s'est de fait transformée en un laboratoire d'expérimentations où ces conversations et visionnages ont été progressivement digérés²³. Cette implication personnelle m'a amené à enrichir mon analyse et à éviter, je l'espère, la lourdeur du discours scientifique surplombant²⁴ qui parle des consommateurs de pornographie comme d'un « eux » passif et crédule auquel s'opposerait un « nous » critique et réflexif²⁵. Cette démarche fait de moi un spectateur masculin parmi les autres, guidé par une question de recherche féministe²⁶.

Les hommes ont-ils tous les mêmes fantasmes ?

Parce que le privé est politique, les théories féministes issues du Mouvement de libération des femmes pensent à partir des années 1970 la sexualité comme un espace de conflictualité. Elles révèlent notamment l'emprise des idéologies sexistes qui présentent les hommes comme des êtres naturellement programmés pour dominer²⁷. À partir des années 1980, des enquêtes sociologiques sur les masculinités décrivent, sur la base d'observations et d'entretiens, comment les hommes tendent à vivre leur sexualité comme un terrain d'expression naturel de « leur » virilité²⁸. Dans le sillage de ces recherches, mon enquête part des usages de la pornographie pour comprendre le rapport des hommes à la virilité, c'est-à-dire à des idéaux de force et de vigueur physiques, ainsi qu'à la masculinité, soit la position dominante dans les rapports sociaux de sexe²⁹.

Si tous les hommes n'ont pas les mêmes fantasmes, l'attachement à la virilité en est un élément récurrent. Cet attachement n'est par ailleurs pas propre aux hommes hétéros. Certes, les « vrais hommes » sont censés se construire par la conquête sexuelle des femmes et le rejet des valeurs féminines³⁰. Mais le culte de la virilité et le rejet de l'efféminement existent aussi, sous une forme différente, parmi les gays. Ce problème est identifié dès les années 1970 par les militantes féministes lesbiennes qui se retrouvent confrontées, au sein même des mouvements contestataires, à la domination masculine exercée par leurs camarades gays³¹. Ce problème est aussi discuté dans les colonnes de la presse gay, en lien avec l'émergence du style « clone » (cheveux courts, moustache, jean et veste en cuir), à travers lequel les gays explorent le potentiel homoérotique des codes dominants de la virilité³². Aujourd'hui, cette conversation se focalise sur les applications mobiles de drague tel Grindr, où les propos discriminatoires (« pas de folles, pas de gros, pas d'Asiat, pas de séropos »), exotisants (« cherche homme arabe ou noir

dominateur ») et normatifs (« cherche mec musclé, look hétéro ») sont monnaie courante, mais aussi de plus en plus contestés³³. La comparaison des pratiques gay et hétéro de la masculinité permet de décrire la pluralité des manières dont les hommes reproduisent – et, plus rarement, contestent – les normes et les hiérarchies de genre³⁴.

Prendre en compte la pluralité des masculinités permet aussi d'interroger les différentes scènes de la vie sociale sur lesquelles les hommes jouent au quotidien des rôles masculins. La « bonne » manière d'être un homme varie selon les espaces et les moments de la vie quotidienne : on n'est pas forcément le même homme en tant que manager, conjoint, père, partenaire sexuel d'un soir ou spectateur de pornographie. Dès lors, il n'y a pas de garantie à ce que le modèle de masculinité valorisé dans tel domaine soit entièrement compatible avec celui valorisé dans tel autre. Cela permet de se rendre compte que le patriarcat est un système politique traversé par des contradictions internes, que les hommes parviennent plus ou moins bien à résoudre pour asseoir et légitimer leur position dominante.

Une idée directrice de cette enquête est que l'expression sexuelle de la virilité n'est pas une condition suffisante pour accéder à la « masculinité hégémonique³⁵ », c'est-à-dire à la manière socialement légitime d'être un homme. En même temps qu'elle doit être affirmée, la virilité doit aussi être maîtrisée, dans un geste de distinction vis-à-vis des figures repoussoirs du « beauf » et de la « racaille ». Le mépris de classe et le racisme jouent un rôle clé dans la légitimation des hiérarchies de genre, au bénéfice des hommes qui savent dominer de manière socialement acceptable, en évitant l'outrance et la vulgarité.

La masculinité blanche est rarement questionnée « dans un monde qui ne la voit pas parce qu'il est structuré par et pour elle³⁶ ». En tant que norme, elle est à la fois omniprésente et invisible à elle-

même. Dans l'espace national français, ces deux notions de masculinité et de blancheur sont prises dans des discours un peu différents. Tandis que l'existence des hommes tend à être posée comme un fait de nature, évident et incontestable (« un homme est un homme, point »), l'existence des Blancs en tant que groupe social dominant fait l'objet d'un déni politique (« je ne suis pas raciste car je ne vois pas les couleurs »)³⁷. N'en déplaise à l'universalisme républicain, la masculinité blanche s'avère une catégorie d'analyse utile à l'étude de la société française. L'interroger, c'est prendre pour objet des faits sociaux tels que le sentiment de légitimité et de supériorité, la perception de soi comme normal et rationnel ou encore l'appropriation culturelle de comportements virils et sensuels « étrangers » imaginés comme « animaux », « sauvages » et « exotiques »³⁸.

La question de la masculinité fait aujourd'hui l'objet d'une attention inédite en France. Une riche actualité de podcasts et d'essais féministes a relancé la conversation sur la responsabilité et la capacité d'agir des hommes vis-à-vis des normes, hiérarchies et violences de genre qu'ils produisent au quotidien dans tous les domaines de la vie en société. Étudier les discours et les pratiques de la masculinité permet de mieux comprendre pourquoi, cinquante ans après le Mouvement de libération des femmes, les hommes restent aussi fermement attachés à leur position sociale dominante. Si ce questionnement sur le groupe dominant est nécessaire, son institutionnalisation est problématique. Des critiques d'inspiration féministe matérialiste³⁹ font remarquer que, à mesure qu'elles se constituent en espace autonome, les études sur les masculinités ont tendance à se déconnecter des expériences des femmes et des théories féministes et à reproduire l'androcentrisme et l'entre soi masculin de l'université. Des critiques d'inspiration féministe poststructuraliste⁴⁰ font quant à elles remarquer que les prises de position « en tant qu'homme » antisexiste ont parfois pour effet

paradoxal de figer les contours et d'homogénéiser le contenu de cette catégorie. Un autre écueil récurrent dans les discours contemporains sur les masculinités consiste à placer les hommes sur une échelle simpliste du progrès féministe, par exemple en opposant les masculinités « toxiques⁴¹ », qui seraient sexistes et misogynes, aux masculinités « déconstruites », qui seraient proféministes ; ou encore en présentant les masculinités gays et trans' comme des alternatives évidentes à la masculinité cis-hétéro-normée. Si les hommes cis hétéros ont bien sûr beaucoup à apprendre des cultures LGBTIQ+⁴², ce discours pêche par ignorance des réalités socioculturelles des hommes trans'⁴³, gays et bisexuels, qui sont en fait positionnés de manières plurielles et complexes dans les rapports de genre. Nous verrons par exemple dans cette enquête que si les hommes gays et bisexuels sont souvent plus réflexifs que les hommes hétéros sur les constructions de la masculinité à l'œuvre dans leurs fantasmes, ils expriment aussi volontiers le désir de conserver la domination masculine. À rebours des discours enthousiastes sur les « hommes qui changent » et les « nouvelles masculinités »⁴⁴, cette enquête part du principe que toute pratique de la masculinité implique avant tout un certain degré de complicité avec l'ordre patriarcal⁴⁵.

Le porno, un révélateur des rapports de domination

Naviguer, visionner, fantasmer, se masturber, y réfléchir et en parler sont aujourd'hui des pratiques inscrites dans les routines de la vie quotidienne, en lien avec la généralisation des usages des technologies numériques. Dans la tradition des *cultural studies*⁴⁶, je m'intéresse au rôle de ces pratiques culturelles dans la construction des désirs sexuels masculins.

Décrire avec attention les usages des médias sexuels requiert de mettre à distance les schémas simplistes qui tracent des rapports de

cause à effet entre exposition à des images (jugées problématiques) et comportements (jugés déviants). Si elle se présente comme une science neutre et impartiale, l'étude des effets de la pornographie s'inscrit en réalité dans un projet conservateur de contrôle des publics jugés déviants par rapport aux normes sociales dominantes. Ce projet émerge au XIX^e siècle à l'initiative de savants-moralistes – des hommes issus des bourgeoisies européennes – qui se donnent pour mission d'éloigner la jeunesse, les femmes, les classes laborieuses et les peuples colonisés de ce qui est alors considéré comme un fléau social : la carte postale pornographique⁴⁷. La mesure en laboratoire des effets de la pornographie se développe dans la seconde moitié du XX^e siècle en Amérique du Nord, dans un contexte où la lutte contre les violences sexuelles est mise à l'agenda par les mouvements féministes. Évaluer l'influence du visionnage de pornographie sur l'agressivité sexuelle masculine présente toutefois plusieurs limites. Les psychologues qui mènent ces recherches⁴⁸ ne disent d'abord rien de la manière dont le dispositif d'enquête qu'ils mettent en place – typiquement, l'exposition à un film pornographique suivie de l'administration d'un questionnaire – façonne les réactions des participants. Ils s'attardent également peu sur les critères qui leur permettent de qualifier certaines images comme violentes et certaines attitudes spectatoriennes comme dangereuses⁴⁹. Enfin, ils ne tiennent pas compte de la pluralité des sous-genres pornographiques⁵⁰, de la marge d'interprétation des spectateurs, ainsi que des contraintes posées et des possibilités ouvertes par les contextes culturels de réception et d'appropriation des images⁵¹.

À partir des années 1970, des féministes se sont donné pour objectif l'interdiction de la pornographie, qu'elles considèrent comme un rouage de l'infériorisation sexuelle des femmes⁵². D'autres féministes ont quant à elles privilégié la production de

représentations alternatives, l'amélioration des conditions de travail des actrices et l'accès des femmes à un large éventail de représentations de la sexualité⁵³. Au-delà de leurs divergences importantes, tant stratégiques que théoriques, les différentes perspectives féministes sur la pornographie convergent sur l'idée que les représentations pornographiques participent de la production symbolique de l'ordre social. Par contraste avec les féministes antiporno, les féministes anti-censure insistent sur le caractère contextuel et contingent de la construction du genre à travers la réception d'images pornographiques⁵⁴ ; elles invitent ainsi à prendre en compte l'environnement médiatique dans son ensemble, ainsi que la capacité d'agir des publics.

Le visionnage de pornographie me sert de porte d'entrée pour décrire comment la domination masculine se noue dans les fantasmes. Je m'intéresse aux processus à travers lesquels certaines manières de désirer en viennent à se fixer pour devenir constitutives d'une manière d'être au monde. L'érotisation des stéréotypes sociaux et la mise en scène spectaculaire de la domination sexuelle sont deux caractéristiques récurrentes de la pornographie. Au sein de ce théâtre des fantasmes, des rapports de domination qui opèrent ailleurs de manière plus implicite sont ici explicités et explorés dans leur potentiel d'excitation sexuelle. L'exploration des sensations plurielles et ambivalentes en jeu dans cette pratique permet alors de documenter, à l'aide des théories des affects⁵⁵, des dimensions faiblement conscientisées de l'expérience sociale.

Cette enquête s'intéresse aux usages de la pornographie comme un espace de représentation, de sensation et d'introspection d'une position sociale dominante : la masculinité blanche de classe moyenne et supérieure. Quatre dimensions sont explorées : les sensations viriles à l'œuvre dans les pratiques masturbatoires (chapitre 1), les sentiments de complicité masculine qui se forment

dans les espaces où l'on partage de la pornographie entre hommes (chapitre 2), les définitions normatives de l'hétéro et de l'homosexualité qui régulent l'exploration des fantasmes (chapitre 3) et, enfin, les fantasmes de domination et de soumission liés au genre, à la classe et à la race (chapitre 4). Après avoir décrit comment la domination masculine se noue dans l'activité fantasmatique, je m'intéresse en conclusion à la manière dont elle pourrait se dénouer. Le livre se clôt sur un appel à faire de l'autosexualité un espace d'expérimentation à partir duquel cultiver le changement.